NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

79 N° 6 1957

C'est la faute et ce n'est pas la faute au latin

Jean DELFOSSE

p. 623 - 630

https://www.nrt.be/fr/articles/c-est-la-faute-et-ce-n-est-pas-la-faute-au-latin-2327

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

C'est la faute et ce n'est pas la faute au latin

L'article *C'est la faute au latin* que la *Nouvelle Revue Théologique* a publié en avril (p. 402-409), m'a doublement intéressé. D'abord parce que, comme la plupart des chrétiens qui essaient de prendre au sérieux leur Foi dans le Christ et dans son Eglise, la question de la langue liturgique me préoccupe vivement; ensuite parce que cet article réagit assez fortement aux enquêtes dont la *Revue Nouvelle* a publié les résultats dans son numéro de décembre 1956, sous le titre « *A la recherche de la messe vivante* » (p. 497-538).

J'avoue avoir été quelque peu déconcerté par l'argumentation développée par l'éminent professeur de Louvain, et comme il s'agit d'un problème auquel de nombreux laïcs attachent aujourd'hui une importance très grande, je me permets de proposer quelques réflexions qui reflètent leur façon de penser. Il n'est pas inutile, je pense, qu'une revue s'adressant aux théologiens, connaisse en ce domaine l'opinion des simples fidèles, opinion que partagent d'ailleurs maints pasteurs, comme l'ont prouvé les enquêtes de la *Revue Nouvelle.*

Celles-ci, contrairement à ce que semble croire le chanoine Ryckmans, n'avaient pas pour but de déceler les *causes* de la désaffection grandissante des milieux chrétiens à l'égard de la messe. Elles cherchaient à connaître les préoccupations et les aspirations du clergé et des fidèles, tant en ce qui concerne la messe qu'en ce qui concerne la catéchèse relative à la messe. Certes, le fait de la déchristianisation incite les chrétiens à s'interroger sur la façon dont la liturgie est comprise et vécue, mais le problème de la liturgie vivante est déjà un problème par lui-même. Comme le disait le titre même sous lequel nous avons groupé les résultats de nos deux enquêtes : *A la recherche de la messe vivante,* notre souci était de savoir où en est le mouvement liturgique, quels sont ses réalisations les plus marquantes, ses difficultés, ses perspectives. Tout cela au niveau de la vie paroissiale.

Aussi bien est-ce quelque peu fausser la perspective de nos enquêtes et le sens de l'ensemble des réponses que d'en tirer la conclusion : « A tout prendre, la désertion des églises est attribuée en ordre principal à l'usage du latin. » On a beau jeu alors de citer l'exemple de l'Italie, « ce pays dont la langue est la plus proche du latin » [1] et où pourtant les hommes se contentent de rester sur la place du village, à bavarder pendant que les épouses et les enfants assistent à la mes-

1. Proche peut-être pour les philologues, mais bien lointaine pour l'homme de la rue, puisque le cardinal Lercaro écrit dans son Directoire : « le peuple ne **comprend plus le latin** ».

se; ou l'exemple de l'Anglicanisme où, malgré l'usage de l'anglais dans la liturgie, les fidèles désertent de plus en plus les églises.

Il est à priori évident que le seul fait de célébrer dans la langue vulgaire ne changerait pas grand-chose au mouvement de déchristianisation. Aucune des réponses que la Revue a reçues n'a dit une chose aussi naïve. Au contraire, on a souligné que la question de la langue était plus une question préalable qu'une question essentielle. Tant les laïcs que les pasteurs ont souligné le manque de culture religieuse des fidèles comme étant la déficience capitale à combler. Si ceux qui pratiquent encore régulièrement sont si ignorants, que faut-il penser de ceux qui ne mettent plus les pieds qu'occasionnellement à l'église?

Nous sommes bien d'accord, le problème fondamental est d'abord de rendre consciente la foi des fidèles, et c'est bien ce à quoi tend le mouvement liturgique dont Sa Sainteté Pie XII disait qu'« il est apparu comme un signe des dispositions providentielles de Dieu sur le temps présent, comme un passage du Saint-Esprit dans son Eglise, pour rapprocher davantage les hommes des mystères de la foi et des richesses de la grâce, qui découlent de la participation des fidèles à la vie liturgique. »

Si tant de laïcs se sentent pris et entraînés par le mouvement liturgique, tel que l'a défini le Saint-Père, c'est qu'il correspond à l'aspiration la plus profonde de l'âme chrétienne. Le mouvement a éveillé un désir intense de participation active chez de nombreux fidèles, et tout porte à croire, et laisse espérer, que ce désir ira en s'étendant.

Et c'est pourquoi, la question de la langue liturgique se pose aujourd'hui. Elle apparaît à ceux qui voudraient prendre une part plus active, comme un obstacle difficilement surmontable et ils se résignent d'autant *moins à cet obstacle qu'ils souffrent de ce qu'il les* empêche d'entraîner les autres. Que des prêtres engagés dans le ministère paroissial rejoignent sur ce point le sentiment presque douloureux éprouvé par eux est pour les laïcs une source d'espoir.

Il est facile d'ironiser sur le nombre croissant de prêtres qui ignorent le latin. Si ce fait est vrai — et hélas, le sort actuel des humanités gréco-latines dont les programmes sont surchargés et les classes mal équilibrées, porte à croire que c'est vraisemblable et probablement fatal — ne serait-ce pas une raison de plus de souhaiter que la Hiérarchie autorise un usage plus large de la langue vulgaire dans la liturgie? Que Rome, pour des raisons prudentielles, estime nécessaire pour l'instant de maintenir le latin, on le comprend très bien. Le discours du Cardinal Cicognani, que cite le chanoine Ryckmans, donne les raisons de l'attitude de Rome. Mais cela n'interdit pas aux fidèles, ni aux prêtres de dire en toute simplicité combien ils se trouvent écartelés. Et au Congrès d'Assise, il n'a pas manqué de voix autorisées pour souligner les heureux effets des assouplissements déjà accordés par les rituels bilingues, et pour souhaiter très clairement une

extension des assouplissements. Comme ce congrès a déjà « fait couler des flots d'encre », je m'abstiendrai d'insister et me contenterai de renvoyer aux rapports et discours qui ont été édités.

La plus mauvaise raison qu'on puisse invoquer en faveur du latin est le fait que la messe est un « mystère de foi ». Il ne faut pas confondre mystère et arcane. C'est précisément parce qu'ils ont conscience qu'il s'agit d'un « mystère de foi » que les chrétiens désirent pouvoir y participer, à leur place, avec le maximum d'attention et d'intelligence. Vouloir lier le Mystère de l'Amour de Dieu et le caractère ésotérique d'une langue paraît tout simplement révoltant à un chrétien un peu réfléchi. Quant à ceux qui restent sur le seuil, j'en sais plus d'un que des arguments de ce genre retiennent hors de l'Eglise; ils craignent qu'il y ait là-dessous quelque supercherie, quelques relents de cléricalisme.

Que saint Paul, dont après saint Pierre on rappelle que les lettres contiennent des points obscurs, ne soit pas facile à comprendre même pour les fidèles formés à la culture classique, même pour les prêtres, nous en convenons. Mais est-ce une raison pour rendre tout à fait inaccessibles aux fidèles les péricopes que la liturgie impose de lire, en les lisant en latin? Comment comprendre alors la tradition liturgique dont on redécouvre aujourd'hui l'efficacité et que le P. Augustin Bea, S. J., résumait ainsi à Assise : « L'assemblée des fidèles qui se réunissent pour assister à la célébration du sacrifice eucharistique est en réalité le lieu le plus propice pour la lecture et l'explication fructueuse de la Parole de Dieu [2] » ?

Il est frappant de constater dans l'ensemble des réponses envoyées aux enquêtes de la Revue, l'insistance de tous à souligner la nécessité de développer la culture biblique et de rendre notamment à l'avant-messe sa signification intégrale de Liturgie de la Parole. Si certains demandent des modifications, c'est dans le choix des lectures bibliques prescrites, précisément en vue d'une catéchèse plus efficace. N'est-ce pas dans ce sens que vont les autorisations récentes de faire lire en français l'Epître et l'Evangile du jour, soit par un prêtre qui double le célébrant, soit à son défaut par un laïc?

Le système du commentateur autre que le célébrant ne manque pourtant pas, au goût de maints fidèles, d'inconvénients. Plus d'un se plaint de ce que le commentateur fasse écran entre les fidèles et l'autel. Cela paraît malgré tout un pis-aller.

Toutefois, ne diminuons pas les mérites des prêtres qui prennent à cœur d'aider les fidèles à suivre plus directement la messe, en leur commentant ce qui se dit et se fait à l'autel. Mais que font les meilleurs, sinon traduire les textes liturgiques, en tout ou en partie. Tant

2. *Valeur pastorale de la Parole de Dieu dans la Liturgie,* dans *La Maison-Dieu,* Revue de Pastorale liturgique, n° 47-48, 3e-4e trimestre 1956, Editions du Cerf, Paris, p. 140.

que la liturgie sera en latin, ils seront un relais nécessaire, mais ils ne peuvent être qu'un relais, et comme tel laisseront toujours un sentiment d'insatisfaction dans l'esprit des fidèles.

Sans doute, après une éducation appropriée et persévérante, un curé peut-il arriver à faire chanter le *Kyrie*, le *Gloria*, le *Credo*, le *Sanctus* et l'*Agnus Dei* en latin, parce qu'il s'agit toujours des mêmes textes, mais le reste, les oraisons, les lectures, comment arriver à les comprendre?

Dire que ces textes sont quand même incompréhensibles, que les lettres de saint Paul sont la *crux interpretum* n'est-ce pas manquer de foi dans la Parole de Dieu (ce qui me paraît plus grave que de manquer de foi dans le latin) et mépriser exagérément la bonne volonté de ceux qui viennent quand même écouter cette Parole? Si celle-ci leur était lue dans leur langue, ils tendraient l'oreille; même s'ils n'en peuvent saisir le sens complet, ils s'en imprégneraient et se formeraient peu à peu à l'esprit même de la Bible, au lieu de rester passifs à attendre que ça soit fini, ou bien essayer de suivre tant bien que mal dans leur missel. Le P. Bea disait à ce propos au Congrès d'Assise : « Là on trouve ce sens de communauté spirituelle qui unit les fidèles d'une paroisse entre eux et avec leur pasteur : là l'attention et la dévotion des uns se transmettent comme spontanément aux autres, et il se crée une atmosphère d'accueil spirituel, de préparation intérieure qui se rencontre difficilement dans un autre milieu [3]. »

On comprend dès lors les vœux formulés par Monseigneur Van Bekkum, dans son émouvant rapport : « En premier lieu la possibilité de faire des lectures directement en langue maternelle. Il est permis d'être ici plein d'espoir lorsqu'on pense aux concessions beaucoup plus larges encore accordées par le Saint-Père à la Chine. Peut-être n'est-il pas inutile de souligner qu'un tel vœu de la langue vulgaire dans les lectures ne procède pas d'un sentiment ou d'une aspiration nationaliste, et encore moins d'une influence protestante. L'unique raison est celle-ci : nous voudrions rendre à l'avant-messe sa fonction catéchétique, sa fonction d'évangélisation. On ne peut vraiment évangéliser qu'en langue vulgaire, car l'évangélisation demande à être intelligible. Une véritable participation active à l'avant-messe n'est possible que si on peut employer la langue vulgaire. C'est donc uniquement pour un motif de pastorale liturgique que nous souhaitons l'emploi de la langue vulgaire, et nous savons que le cœur du Saint-Père est toujours attentif et plein de compréhension pour les besoins pastoraux de la liturgie. Aussi pouvons-nous espérer avec confiance que sera exaucée pour le salut des âmes, la prière ardente de Lugano demandant la proclamation directe de l'épître et de l'évangile en lan-

3. *Ibidem*, page 140.

gue vulgaire : à cette prière les Missions s'associent de tout leur cœur [4]. »

L'usage de la langue vulgaire aurait cet avantage de résoudre en partie le problème des sermons : les prêtres seraient entraînés à commenter directement, et les lectures et oraisons du jour, et le mystère de Foi qu'est la messe, c'est-à-dire que les sermons porteraient un peu plus souvent sur les richesses du « Mystère chrétien ». Il se passerait pour la messe, ce que le P. Roguet constatait pour l'usage du rituel bilingue : « loin de rendre la prédication inutile, le renouveau liturgique appelle la prédication. Tous ceux qui ont par exemple employé, selon les concessions accordées, la langue maternelle dans l'administration du baptême, se sont vite aperçus que cette intelligibilité ainsi donnée au rite éveillait la curiosité plus encore qu'elle ne l'apaisait [5]. » N'est-ce pas là un résultat appréciable?

Le vrai, le seul problème est de savoir si le latin, dans la liturgie, est plus favorable au maintien et à l'épanouissement de la Foi catholique. C'est pourquoi, l'exemple de l'Etat Juif restauré en Israël, dont la première tâche a été de faire revivre l'hébreu pour en faire le ciment de l'unité nationale, n'est pas convaincant. Sans doute, le cas d'Israël est-il très particulier, mais en cherchant des signes tangibles de son unité, il fait ce qu'ont fait tous les Etats, et l'on sait que l'unification linguistique dans un but national s'est presque toujours faite par l'oppression des minorités.

Le ciment de la catholicité n'est-il pas quelque chose de plus profond, de bien plus fort que la langue latine? Ne donne-t-on pas souvent comme un témoignage visible de la catholicité le fait qu'il existe des rites divers, dans l'Eglise catholique? La langue latine est la plus répandue, soit, mais l'on sait avec quelle netteté S.S. Pie XII a insisté pour qu'on n'encourage pas le latinisme chez les Orientaux [6], car contrairement à une opinion encore trop répandue chez les Occidentaux, catholicité et latinisme sont loin d'être synonymes.

On comprend certes qu'en face des particularismes linguistiques qui sont en état permanent d'exaspération, l'Eglise soit prudente : l'usage d'une langue morte a l'avantage de ne froisser personne. Mais à y regarder d'un peu plus près, cela n'élimine nullement les difficultés de la coexistence harmonieuse de communautés linguistiques différentes établies autour d'une même église. Ces difficultés existent déjà pour la langue des sermons et, dans les paroisses où le clergé fait un effort d'éducation liturgique, pour les commentateurs et les

4. *Le renouveau liturgique au service des missions,* dans *La Maison-Dieu,* n° 47-48, p. 173.

5. *Renouveau de la liturgie et renouveau de la prédication,* dans *La Maison-Dieu,* n° 47-48, p. 154.

6. Cfr C. Korolevsky, ***Liturgie en langue vivante,*** Paris, Editions du Cerf, 1955, p. 185.

lectures autorisées. S'il fallait, pour assurer une apparence de paix linguistique entre chrétiens, rendre permanente la passivité des fidèles assistant à des offices dont le sens leur échappe, je crains qu'on ne freine et décourage un effort plein de promesses. Peut-on accepter encore que, dans un monde où tout concourt à la déchristianisation, on ne cherche pas à exploiter au maximum « l'inappréciable valeur de la liturgie pour la sanctification des âmes et pour l'action pastorale de l'Eglise » (S.S. Pie XII)?

N'est-ce pas d'ailleurs donner aux chrétiens une idée bien pauvre de la catholicité, que de la faire tenir dans la langue? Ce qui importe, n'est-ce pas avant tout de développer chez les croyants le sens de l'amour de Dieu et l'amour du prochain? La charité vis-à-vis du prochain ne consiste-t-elle pas à accepter que celui-ci soit différent? Le catholique se trouve partout chez lui où l'on aime le Christ et communie au Christ. Bien que je ne connaisse pas l'allemand, je n'ai jamais éprouvé un sentiment d'isolement les quelques fois où j'ai assisté à des messes en Allemagne : au contraire, j'ai été entraîné par la ferveur du peuple priant et chantant dans sa langue, avec conviction et piété.

La conscience missionnaire qui s'est heureusement fort développée ces dernières années, fait que les chrétiens considèrent aujourd'hui le problème de la langue liturgique en fonction des différents peuples. Ils se rendent compte que le problème de la langue revêt une importance cruciale pour la pénétration de la Bonne Nouvelle et ils se disent que si les chrétiens des pays latins éprouvent déjà des difficultés à cause du latin, les difficultés des pays de culture très différentes doivent être combien plus graves. La rapidité des communications nous a fait prendre conscience de ce que les catholiques sont une minorité dans le monde. C'est pourquoi l'idée d'un usage plus étendu de la langue vulgaire dans la liturgie, loin de choquer les chrétiens d'aujourd'hui, leur paraît une chose fort souhaitable. Ce n'est pas sans angoisse qu'ils pensent à tous ces peuples dont l'évangélisation est rendue combien plus difficile, parce que la présentation de la Foi est liée à une culture qui leur est étrangère. L'unité de la Foi n'est-elle pas un lien bien plus fondamental que ce qui n'est qu'un symbole accidentel de cette unité? Ce qui fait la transcendance du catholicisme, par rapport à tous les pauvres moyens humains que les nations cherchent à mettre en œuvre pour mieux s'entendre, n'est-ce pas qu'il est, par lui-même, un ferment d'unité?

Le problème, dès lors, n'est pas de chercher des compromis linguistiques, mais de rendre la participation des fidèles aux fruits de la liturgie plus efficace. C'est dans la communion eucharistique elle-même qu'ils trouvent ce qui les rend uns, et non dans le fait de répéter les prières dans une même langue, que seuls quelques privilégiés comprennent. L'exemple du Congrès d'Avignon, qui réunissait de

savants latinistes et qui d'ailleurs n'a guère obtenu de résultats sensibles, n'est pas approprié. Le culte n'est pas une affaire de savants; il réunit les humbles, les petits et les faibles au même plan que les professeurs d'université. Il est d'ailleurs typique qu'au Congrès liturgique d'Assise, qui réunissait une élite de cardinaux, d'évêques et de liturgistes dont on peut supposer qu'ils connaissent sérieusement le latin, on a pourtant utilisé les langues vulgaires. Grâce au système de la traduction simultanée, tous les participants ont pu suivre le congrès avec fruit.

Vouloir donc considérer comme un complexe maladif l'aspiration qui se manifeste dant les milieux chrétiens en faveur de la langue vulgaire, c'est ignorer la ferveur dont cette aspiration est issue. Le mouvement liturgique, l'Action catholique, la catéchèse renouvelée, ont éveillé un intérêt considérable pour la liturgie vécue chez les meilleurs de nos chrétiens, dans tous les milieux sociaux. C'est parce qu'ils sont convaincus que la liturgie n'est pas de l'archéologie, mais source de vie, que les chrétiens d'aujourd'hui souhaitent pouvoir y accéder plus directement et qu'ils se heurtent au latin comme à une barrière dont ils ne voient pas l'utilité. La liturgie, ils ne la considèrent pas comme les vieilles pierres dont se désintéressent les Arabes au grand scandale de nos professeurs. Précisément, ils refusent qu'on la mette sous globe comme le font pour les vestiges des civilisations mortes, les savants occidentaux. L'Eglise n'est pas pour eux un musée. Est-ce là agir comme des iconoclastes?

C'est bien mal les comprendre que de croire qu'ils cherchent un bouc émissaire pour expliquer l'anémie de la Foi. Ils ne cherchent pas une explication, ils cherchent le moyen de rendre cette foi vivante, ce qui est quelque peu différent. Ce ne sont pas des théoriciens de la déchristianisation, mais des hommes qui en vivent tout le drame dans leur vie quotidienne. Ils se doutent un peu que « ce n'est pas la faute au latin » si les églises sont désertées par tant de baptisés. Mais ils savent aussi d'expérience que dans l'ensemble des solutions à mettre en œuvre, le latin a une certaine importance. Le problème de la pastorale, notre enquête l'a rappelé, se pose sur tous les plans. La liturgie est un des aspects essentiels, car elle est au point de départ du témoignage que les chrétiens sont invités à porter dans le monde et elle est au point d'arrivée, puisque si le témoignage a été suffisamment contagieux, il doit aboutir à ce que les non-croyants et les non-pratiquants viennent un jour s'agenouiller autour de l'autel, écouter la Parole de Dieu et offrir au Père la louange du Christ. Le problème de la pastorale liturgique dépasse celui de la langue, bien sûr, mais il passe par celui de la langue, inévitablement.

On comprend très bien que, dans les circonstances actuelles, S.S. Pie XII rappelle que : « l'Eglise a de graves motifs de maintenir fermement dans le rite latin l'obligation inconditionnée pour le prêtre

célébrant d'employer la langue latine, et de même quand le chant grégorien accompagne le saint Sacrifice, que cela se fasse dans la langue de l'Eglise. » Mais cette phrase, il faut le remarquer, vient après une autre qui montre qu'aux yeux de l'Eglise, le problème n'est pas définitivement tranché : « La liturgie confère à la vie de l'Eglise, et même à toute attitude religieuse d'aujourd'hui, une empreinte caractéristique. On remarque surtout une participation active et consciente des fidèles aux actions liturgiques. De la part de l'Eglise, la liturgie actuelle comporte un souci de progrès, mais aussi de conservation et de défense. Elle retourne au passé sans le copier servilement et crée du nouveau dans les cérémonies elles-mêmes, dans l'usage de la langue vulgaire, dans le chant populaire et la construction des églises [7]. »

Aussi bien le discours du Pape qui clôtura le Congrès où la question de la langue a été soulevée dans maints rapports, nous invite à avouer très franchement à la Hiérarchie les difficultés que nous fait éprouver la langue à participer aussi activement qu'Elle le souhaite, à la liturgie. Nous faisons cet aveu avec d'autant plus de confiance que S.S. Pie XII, s'acquérant ainsi la reconnaissance toute particulière des fidèles, leur a manifesté d'une manière éclatante sa sollicitude, en rendant plus accessible la participation aux Sacrements.

Jean DELFOSSE,
Rédacteur en chef de *La Revue Nouvelle.*

7. *Discours de S.S. Pie XII aux participants du 1er Congrès international de pastorale liturgique,* dans *La Maison-Dieu,* n° 47-48, page 344.